



Gérard Cartier

Une fête fragile

De ciel et d'ombre de Lionel Ray
(Al Manar, 2014)

Chaque poète, comme les planètes, a son cycle. Celui de Lionel Ray est assez long mais régulier : un recueil tous les trois ou quatre ans. Celui-ci n'est pas publié par *Gallimard*, comme à l'ordinaire, mais par un petit éditeur qui, après avoir principalement donné à lire des auteurs du Maghreb, construit peu à peu un beau catalogue de poètes français, chacun en compagnonnage avec un artiste – ici Julius Baltazar.

Avec *L'invention des bibliothèques* (Gallimard, 2007), Lionel Ray s'était réinventé en abandonnant les vers au profit de « *proses* » d'une grande liberté, qui rappelaient celles des premiers livres qu'il avait publiés sous ce nom (la *Lettre ouverte à Aragon sur le bon usage de la réalité*, EFR, 1971, par exemple). *L'invention* était attribuée à un jeune auteur, Laurent Barthélémy, mais Lionel Ray n'avait pas poussé le jeu avec sa propre identité jusqu'à s'effacer derrière ce nouvel hétéronyme – seules les circonstances, peut-être, l'en avaient empêché. Cette métamorphose incomplète a eu une conséquence inattendue, celle de permettre, par la suite, une confrontation très originale de l'auteur avec son double, c'est-à-dire avec celui qu'il avait lui-même été. Dans les deux recueils qui ont suivi¹, en effet, vers et *proses* s'équilibraient, les uns faisant entendre la voix assourdie qui nous est depuis longtemps familière, les autres chargées de l'énergie juvénile de « Laurent Barthélémy » – même si, par rapport à celles du premier Lionel Ray, ces *proses* témoignaient en secret du passage du temps, avec un indéniable resserrement thématique et, pour ce qui est de la forme, une dislocation des strophes, principalement à usage de respiration, mais qui manifestaient aussi une hésitation du poème. Moins de *proses*, dans *De ciel et d'ombre*, mais souvent prenantes, telle celle-ci (le veuf) :

...Effaré bouche ouverte dans le demi-jour du songe
ses oreilles tintent à cause d'une abeille et de l'effroi
c'était au temps des îles

On écoute – écoute encore – les volets sont fermés
couleurs étranges le velours secret des joies
juste le frisson de vivre là où tout commence
et tout fuit

Cet air de dire adieu à l'atelier nocturne aux rivières
aux saisons aux grands vents de la mémoire
il s'inventait une jeunesse ancienne des brûlures
heureuses des crépuscules des déchirements

C'était donc ça cette part obscure du silence comme
une eau courante tout va tout s'en va sans retour
il reconstruit le palais des oubliés écoutant
le bourdon intime des lendemains

Cette fissure dans le ciment des jours...

On retrouve dans ce recueil les thèmes qui sont ceux de Lionel Ray depuis toujours – en particulier celui, fondateur, de l’identité, « *fragile, insaisissable* », ainsi qu’il est dit en 4^{ème} de couverture – mais il est inévitable qu’au seuil du grand âge les poèmes prennent une coloration plus mélancolique, parfois désenchantée. Si les proses sont encore le lieu d’un bonheur possible, l’auteur revient aux vers pour dire le temps perdu, « *quand la beauté utile avait raison* », et regarder monter la *lumière du noir* :

S’il faut vivre encore
que ce soit dans une pierre
au plus profond de l’absence
et peu importent les lointains
la lumière et l’immédiat

Tu es en partance vers
un soleil mort – si froid si calme –
passeur ténébreux sans bagage
vers tout ce rien impérissable
infertile et souverain,

rien qui rayonne
azur parfait
dans l’abaissement
et l’en-dessous...

Proses ou vers, s’il y a parfois récit, il est très allusif. La pensée s’y matérialise à peine. Les poèmes semblent s’engendrer à chaque instant (« *les mots sont pensés / comme on les prononce* ») en un kaléidoscope d’images brèves qui irisent la page et s’effacent sans se fixer. Ces « *fêtes fragiles* » sont mues par un ressort secret, le plus souvent non nommé, peut-être même aveugle à leur auteur. Leur charme, en particulier pour les proses, tient à ce pouvoir d’évocation presque inconscient : énigmes sensibles qui n’appellent pas d’élucidation.

¹ *Entre nuit et soleil* (Gallimard, 2010) et *Lettres imaginaires* (Henry, 2010) – voir la *Deuxième Secousse*